

Et, aussitôt, il balbutia tout bas : "Non, plus de malentendu !... Je me dois à tous, petits et grands... Et si je suis trop heureux, c'est à Dieu de voir ça, et de restreindre ma part... dans le cas où il la trouverait exagérée..."

Pauvre comte de Noirfont, il n'eût pas formulé ce souhait, s'il eût connu l'avenir !

Six mois passèrent, six mois de bonheur à peu près parfait.

La santé d'Edwige continuait à être bonne, mais demandait cependant beaucoup de ménagement, et comme elle sortait peu, son père avait prié Mme Anne Kergarec, la meilleure et presque la seule amie de sa fille, de venir lui tenir compagnie.

La jeune femme, mariée deux ans auparavant et veuve depuis cinq mois, s'était empressée de quitter les brumes de sa Bretagne pour accourir auprès de Mme d'Orcel.

Tous les quatre, installés à la villa des Tamaris, jouissaient donc, au sein de la plus parfaite tranquillité, de cette vie délicieuse qui fait de Beaulieu un véritable Eden, lorsqu'une catastrophe vint brutalement changer ce bonheur calme et confiant en une affreuse désolation.

Un matin, au moment où toute la famille se disposait à sortir pour une promenade en voiture, le commissaire central se présenta à la villa et demanda à parler à M. Maurice d'Orcel.

Le jeune homme le reçut aussitôt, sans pouvoir dissimuler la profonde surprise que lui causait cette visite.

Mais au bout d'une minute, sa surprise était devenue de l'indignation.

Dès les premiers mots, en effet, et sans se départir, d'ailleurs, de la plus irréprochable courtoisie, le commissaire avait laissé deviner l'objet de sa mission.

— Monsieur, veuillez bien croire que je

ne suis ici qu'un simple intermédiaire, obligé d'exécuter un ordre supérieur...

— De quoi s'agit-il, voyons ?

— Je suis porteur d'un mandat d'arrêt qui vous concerne, lequel mandat a été transmis par commission rogatoire du parquet de la Seine à celui de Nice...

— Un mandat d'arrêt ! me concernant ! Pourquoi ?... Je ne saisis pas, répliqua vivement d'Orcel.

— Je ne suis qu'un simple intermédiaire, répéta doucement le commissaire. Je ne possède aucun détail ! je dois seulement vérifier votre identité et m'assurer de votre personne.

— C'est une infamie, s'écria Maurice, dont la colère fit explosion, je suis un honnête homme, je n'ai rien à me reprocher, je suis victime d'une erreur, d'une épouvantable confusion...

— Calmez-vous, monsieur, en vous emportant vous ne serviriez pas votre cause et vous ne feriez qu'accroître le scandale.

— Mais de quoi m'accuse-t-on ?

— Je n'en sais rien exactement. C'est, je crois, une affaire de trahison sur laquelle je n'ai aucun document précis, et dans laquelle, au surplus, il ne m'appartient pas de mettre le nez.

— Une affaire de trahison ! murmura le jeune homme stupéfait ; je comprends de moins en moins... J'ai trahi, moi ?... mais qui ?... mes amis ?... mes parents ?... mon pays ?...

— Peut-être.

— Vous êtes au courant, je le vois. Parlez vite.

— Vous savez que je n'ai pas de renseignements à vous fournir.

— C'est désespérant. Il y a de quoi se briser la tête contre les murs.

— La belle avance, vraiment, quand je vous aurai fait part du peu que je sais ! Est-ce que votre situation sera changée